



Le ballon d'or

de Cheik Doukouré

Fiche technique

Guinée - 1993 - 1h30

Réalisateur :

Cheik Doukouré

Scénario :

Cheik Doukouré

David Carayon

Musique :

Loy Ehrlich

Ismaël Isaac

Boom Bass

Interprètes :

Aboubacar Sidiki Soumah

(Bandian)

Salif Keita

(Karim)

Habib Hammoud

(Béchar Bithar)

Mariam Kaba

(Fanta)



Résumé

Parce que, de tous les gamins de la brousse, c'est lui qui court le plus vite, parce qu'il vit la vie comme sa passion du foot à 100 à l'heure, on l'appelle «le turbo de Makono». Makono, c'est le petit village de cases et de latérite où il partage son temps entre les travaux domestiques et les tirs au but. C'est sûr, ses copains et Sara le féticheur l'ont prédit, il a l'étoffe d'un champion. Tout se précipite le jour où Isabelle (Madame Aspirine), jeune Médecin Sans Frontières, lui offre un ballon de football, un vrai, en cuir ! Hélas, mal habitué à ce

nouveau projectile, Bandian donne le coup de pied malheureux qui va changer son destin. Siaki, le forgeron, est assommé par le tir et son poulailler prend feu. La panique ajoute à la catastrophe et l'injustice au malentendu. Bandian s'enfuit, emportant son cadeau sous le bras. Cadeau empoisonné en vérité : Bandian n'ose pas revenir au village affronter la colère des siens. La mort dans l'âme, il grimpe dans le premier camion qui passe. Bandian va parcourir une longue route semée d'embûches, de poursuites et de

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

catastrophes provoquées par sa seule vraie passion : le football. Il parviendra à Conakry la capitale, et, remarqué par un aficionado du ballon rond, obtiendra son premier maillot aux couleurs d'une équipe reconnue... Quelques années passeront et il prendra la route du légendaire club de Saint-Etienne...

Critique

De l'histoire d'un petit Africain qui rêve de devenir un grand joueur de football, Cheik Doukouré a tiré un film émerveillé mais lucide, où font équipe humour et gravité. Un gamin pousse devant lui une balle en chiffons, qui le conduit jusqu'au cœur d'un village de brousse. Autour d'un poste de radio, ses copains sont rassemblés et bondissent de joie : très loin de là, en Italie, le footballeur Roger Milla vient de marquer un but. Bandian (Aboubacar Sidiki Soumah, un petit garçon aussi doué pour le football que pour la comédie) a douze ans et rêve d'imiter bientôt l'idole de tout le continent africain. Chacun des gestes de ce joueur de football en herbe est commenté par un autre gosse du village, qui décrit les actions de jeu dans son «micro», un bâton équipé d'un morceau de fil et couronné d'une boîte de concentré de tomates, qu'il tend aussi bien à ses copains qu'aux anciens ou à l'institutrice quand elle fait la classe.

Le Ballon d'or est un conte africain, de ceux que les anciens racontent aux enfants. On suit Bandian lorsqu'il tente de trouver, au marché, le vrai ballon en cuir que mérite son talent. Magnifique plan-séquence, qui chaloupe entre les échoppes avec la souplesse du gamin débordant ses adversaires, ponctué par les remarques colorées des marchands et des artisans. Comme dans tout conte, il y a une bonne fée. Celle de Bandian a les traits d'Agnès Soral et se nomme

Mme Aspirine, «Mme Aspirine Sans Frontières», pour éviter toute confusion. Elle lui donne ce ballon qu'il s'empresse de peindre en couleur or et qui va l'emmener jusqu'à Conakry, parce qu'une des femmes de son père a voulu le lui confisquer et que cette histoire a mis le feu au village.

Sans s'attarder ni forcer le trait, Cheik Doukouré construit son récit avec le souci de le rendre toujours intéressant, constamment drôle (de nombreuses répliques et plusieurs gags, filmés «au millimètre», sont irrésistibles) et parfaitement lisible pour les spectateurs qui ont l'âge du héros. Beaucoup de sourires, donc, mais aussi quelques grimaces.

Le film décrit le voyage de Bandian vers la grande ville, puis le montre victime d'un sombre personnage tout droit sorti d'un roman de Dickens : Bandian est affecté au ramassage de cornes qui seront ensuite nettoyées et polies par d'autres garçons de son âge, avant d'être transformées en lampes typiquement africaines, qui viendront orner le salon de quelque touriste séduit par l'inventivité de l'artisanat local. Ces magnifiques objets d'art ne coûtent pas cher, puisque les enfants ne sont pas payés et qu'ils sont nombreux. Si nombreux qu'ils ont du mal à trouver un toit et doivent se réfugier dans ce qu'ils appellent «la nouvelle cité du chemin de fer» : un chantier qui devait prendre fin en 1986 et qui sert d'abri aux sans-logis. Pour Bandian, tout finit par s'arranger, après un court séjour en prison auquel met fin un amateur de football impressionné par ses dons. Il est libanais, se nomme Béchir Bithar, tient une poissonnerie-vidéothèque à l'enseigne des Dents de la mer et connaît bien Karim, une ancienne gloire du football africain qui dirige aujourd'hui une école. Karim c'est Salif Keita, qui fut la vedette de l'équipe de Saint-Etienne dans les années 60-70, et le **Ballon d'or** emprunte à sa vie quelques traits de son scénario. Karim a joué en Europe, a

gagné beaucoup d'argent, est revenu en Afrique. Il ne pense pas que les jeunes Africains doivent faire comme lui.

Mais Béchir Bithar a «investi» sur Bandian (il lui a offert une paire de chaussures) et les clubs européens sont prêts à offrir beaucoup d'argent pour que le gamin vienne les rejoindre. Comment résister à cet argent, qui peut assurer à une famille ses moyens d'existence pendant des années? Justement, on ne peut pas. Le film le montre si bien, de même qu'il souligne comment, sans une manœuvre de corruption du poissonnier-vidéaste, Bandian n'aurait pu montrer son talent. Et la conclusion, sans être triste du tout, n'est pas si heureuse non plus.

Le Ballon d'or est un conte coloré, souriant, foisonnant, émerveillé et souvent inspiré. Mais un conte lucide, qui ne se fait d'illusions ni sur le football ni sur l'histoire qu'il raconte. C'est, aussi, un film qui présente toutes les qualités d'un spectacle populaire, montre et dit des choses sensées et graves dans un éclat de rire permanent.

Pascal Mériegeau
Le Monde - jeudi 14 avril 1994

Aboubacar Sidiki Soumah annonce 12 ans, on lui en donne 10 à peine... Il s'appelle Aboubacar, mais dans les bidonvilles de Conakry, tout le monde le connaît sous le surnom de «Zico» en hommage au grand footballeur brésilien !

Il dirige une équipe de foot de quartier et bien qu'il soit plus petit que ses copains, il fait autorité! Parce qu'Aboubacar du haut de ses 1m40, est une graine de champion !

Le Foot : il adore, l'Ecole un peu moins. Pour faire le film, il a dû accepter de se plier à une discipline : apprendre son texte, manger et se coucher à heure fixe, se concentrer, etc... Avec beaucoup de volonté et de gaieté, ce gamin des villes, habitué à disposer d'une grande liberté personnelle, s'est adapté

aux exigences du tournage.

A la fin du tournage, ses copains de quartier l'ont rebaptisé «BANDIAN» du nom du héros du film! Mais Aboubacar n'a guère eu le temps de profiter de son statut de star. Il a pris le chemin de l'École de la Mission, avec laquelle la Production avait conclu un accord pour l'ensemble des enfants qui avaient participé au film et qui consistait en un «cours de rattrapage intensif»! Pour atteindre son but, le football c'est bien, mais l'école c'est encore mieux!

Le film africain n° 15 Avril 1994

Entretien

Quelle a été l'envie première, la principale motivation pour faire ce film?

D'abord, l'amour du football et, je dois préciser, du football africain, qui est très apprécié et très pratiqué, qui n'est pas considéré comme un sport devant rapporter de l'argent mais simplement comme une activité physique, ludique et surtout collective. Pas une confrontation de forces mais une activité de solidarité. Et là, on rejoint la tradition africaine, entièrement basée sur la solidarité, l'échange, le partage, la rencontre avec autrui. Cela dépasse le seul sport. Et c'est pourquoi le football, en Afrique, est le sport le plus prisé, le plus populaire, accessible à tout le monde.

Ce qui m'a séduit en évoquant ce milieu, c'est que le football fait travailler certes les muscles, la résistance, l'agilité gestuelle mais aussi la tête, l'intelligence, l'imagination. Cela demande beaucoup de réflexion mais qui serait vaine sans l'appui de ses partenaires, de ses amis équipiers. C'est la notion de collectivité qui m'intéresse dans ce sport.

Peut-on dire que le football est un reflet, un miroir de la société africaine?

Tout à fait ! Et je n'ai pas voulu réaliser seulement un film sur le sport mais sur

la société africaine, sur l'entente et la solidarité d'une famille, d'un village, d'un pays, d'un continent... Oui, c'est un reflet d'une certaine conception de vie sociale qui, quand elle est bien pratiquée, entraîne de la fraternité, de l'entraide, bref tout ce dont l'homme - qu'il soit africain ou autre - a toujours eu besoin. Et, ajouterais-je, a de plus en plus besoin dans ces temps difficiles de pénurie, de guerre, de solitude et d'égoïsme.

Vous faites passer ce message de solidarité à travers le symbole sportif mais aussi à travers un jeune garçon...

J'aurais pu en effet choisir un adulte, voire un adolescent, mais j'ai préféré un petit garçon pour mieux traduire un rêve : celui de se faire accepter d'abord par ses copains du village, ensuite celui de pouvoir partir et de pratiquer ce langage universel qu'est le football... L'aspect financier médiatique du football est absent chez un jeune. Si le jeune garçon rêve de son «ballon d'or», ce n'est pas uniquement par désir d'ascension sociale au sens strictement économique du terme mais pour être accepté, reconnu des autres et partager avec eux. Pour être le meilleur aussi...

Et puis, avec ce parcours effectué par un enfant, cela me permettait de mieux traduire la dimension initiatique de ce voyage. A partir du moment où l'on va au-delà de son village, on émigre. Et tous les départs, tous les voyages, sont initiatiques.

Et l'initiation est bien évidemment confrontation aux autres. Mon jeune personnage l'expérimente avec le jeu et le sport. Arrivant dans la grande ville, il est initié et il doit franchir un à un certains degrés, comme certaines épreuves dans les légendes retraçant des initiations de jeunes héros.

Dans vos précédents films, des notations autobiographiques côtoyaient la pure fiction. Qu'en est-il pour ce Ballon d'or?

C'est vrai, **Bako l'autre rive**, qui obtint le prix Jean Vigo en 1978 était un film qu'on peut qualifier d'autobiographique. Lui aussi était à sa façon - comme **Le ballon d'or** - un voyage initiatique avec un personnage quittant son village pour d'autres rencontres et pas seulement pour des raisons économiques. Le thème du départ, celui de la rencontre, sont récurrents chez moi. Dans **Blanc d'ébène** aussi, on retrouvait ces thèmes. Je crois que comme le petit garçon du **Ballon d'or**, beaucoup d'Africains ont connu cette expérience et suivi son chemin, que cela soit en partance vers l'Europe ou ailleurs. Partir avec quelque chose en bagage et recevoir pendant le voyage. Echanger surtout c'est le plus important. Comme au cinéma où l'on convie d'une certaine manière le spectateur à une rencontre, à une découverte, à une amitié...

Précisément, qu'est-ce qui caractérise le cinéma africain qui, malgré des difficultés, veut continuer à vivre et au-delà de son continent pour apporter ce message de fraternité?

Il y a déjà une «différence», je n'ai pas dit une excellence ou une supériorité, non, quelque chose qui a son univers et sa poésie propres. Le cinéma - et plus largement toute la culture africaine - se manifeste en effet par cette envie propre de communiquer et partager, ce qui existe et a toujours existé chez nous. C'est notre tradition et notre réalité. Je crois profondément que cela enrichirait les cinéastes européens et occidentaux de voir de près ce que les cinéastes africains apportent. Ce qu'on appelle parfois «naïveté», ce côté vrai, naturel, que nous avons dans nos créations et interprétations, dans notre vécu, est sans doute quelque chose d'indispensable à tous.

*Comment avez-vous trouvé votre petit acteur qui incarne le héros de **Ballon d'or**?*

Cela a été une belle histoire et une

grande difficulté. Une fois le scénario écrit, il m'a fallu dénicher un jeune garçon sachant à la fois très bien jouer au football et capable d'être un comédien à la justesse et au charisme indispensables. Et pouvant parler français sans problème (il y a trois versions au film, française, africaine et internationale). Il me fallait aussi un enfant de douze ans au physique harmonieux, avec un beau visage et capable de jouer au foot pieds nus. J'ai donc auditionné 350 candidats pendant quatre mois, à Paris et en Afrique, pour trouver l'oiseau rare en Guinée. Et aussi une quinzaine d'autres garçons extraordinaires et qui ont composé l'équipe de football. Nous avons constitué pour la circonstance une véritable école de football avec entraîneur professionnel.

Le film a d'ailleurs le grand sportif Salif Keita comme acteur et nous avons emprunté quelques épisodes à sa vie, notamment à la fin quand, tout jeune, il débarqua au Bourget et demanda tranquillement à un taxi de le conduire à... Saint-Etienne où il venait d'être engagé! Et quelqu'un, au stade, a dû payer la course puisqu'il arrivait sans un sou du Liberia.

Beaucoup de sportifs et de musiciens ont suivi ce même chemin, ce même rêve, cette même initiation, cette même envie d'amitié et de partage. Avec mes moyens de cinéaste, je n'ai rien voulu dire d'autre dans ce film.

Propos recueillis par Yonnick Flot
Fiche AFCAE

Le réalisateur

Cheik Doukouré est né en Guinée et a vécu en France après des études secondaires dans la capitale guinéenne Conakry. Après l'obtention d'une licence de lettres modernes à la Sorbonne, il devient apprenti-comédien à Paris en suivant les cours du Conservatoire de la rue Blanche.

Il a mené de front une carrière d'acteur au théâtre (avec notamment Patrice Chereau, Robert Hossein), à la télévision et au cinéma (sous la direction de Francis Girod, Pascal Thomas, Thomas Gilou, Rachid Bouchareb...) avant de passer de l'autre côté de la caméra pour devenir l'un des cinéastes africains les plus en vue récemment.

Co-scénariste de **Bako, l'autre rive** ; **Black mic-mac** de Thomas Gilou, **Y'a bon les blancs** de Marco Ferreri.

Filmographie

Blanc d'ébène 1991
Prix spécial du jury du festival de Namur, Prix spécial du jury et prix Philip Morris du festival d'Amiens, Représentant officiel de la France à l'ONU pour la Fête du Cinéma, Grand prix du jury au festival de la francophonie de Saint-Martin, Grand prix des Rencontres de cinéma africain de Khouribga.

Le ballon d'or 1993

Documents disponibles au France

Mensuel du Cinéma n°16 - Avril 1994
Le Film Africain n°15 - Avril 1994
Dossier Collège au Cinéma n°24